

PASCAL BONIFACE

REQUIEM

POUR LE MONDE
OCCIDENTAL



RELEVER
LE DÉFI TRUMP

● Éditions
EYROLLES

Durant la guerre froide, le bloc occidental, opposé au bloc communiste dont il craignait l'expansionnisme asservissant, était une entité géopolitique cohérente qui menait un combat justifié pour préserver sa liberté.

Mais aujourd'hui, le concept de monde occidental est-il encore pertinent ? Continuons-nous, avec ou sans Trump, à être guidés par les mêmes valeurs que les États-Unis ? L'OTAN a-t-elle pour objectif de nous préserver contre la menace russe ou de l'entretenir artificiellement, afin de maintenir l'Europe dans un état de dépendance à l'égard de Washington ? Par leur comportement hégémonique, les États-Unis ne sont-ils pas autant source d'insécurité que de sécurité ?

Cet ouvrage salutaire appelle à revisiter les liens transatlantiques, historiquement dépassés, mais savamment entretenus par suivisme et par aveuglement. L'élection de Donald Trump à la tête des États-Unis en est l'illustration actuelle la plus flagrante : va-t-on saisir cette occasion pour se réinventer ? Les outrances de Trump vont-elles réveiller les Européens ou ces derniers vont-ils demeurer dans un état de somnambulisme stratégique ?

Pascal BONIFACE (@PascalBoniface, www.pascalboniface.com) est directeur-fondateur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS) et fondateur de l'école IRIS Sup'. Il enseigne également à l'Institut d'études européennes de Paris-VIII. Il est déjà l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur les relations internationales, les questions nucléaires, la géopolitique du sport ou la politique étrangère française.

**REQUIEM POUR LE MONDE
OCCIDENTAL**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Mise en pages : IGS-CP, L'Isle d'Espagnac

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-56894-3

Pascal Boniface

REQUIEM POUR LE MONDE OCCIDENTAL

● Éditions
EYROLLES

L'auteur remercie Fanny Weisselberger, pour la mise en forme de ce texte et sa lecture critique, Jean Musitelli, pour son éclairage historique, et Evgueny Olar, stagiaire à l'été 2018, pour ses recherches documentaires.

Introduction

La toile civilisationnelle

Dans l'ouvrage *Homo Deus*¹, Yuval Noah Harari imagine l'état d'esprit d'un jeune Anglais, John, partant pour la troisième croisade afin de reprendre la ville sainte conquise en 1187 par Saladin. John était convaincu qu'en trouvant la mort au cours de la croisade, il permettrait à son âme de monter immédiatement au ciel pour y goûter l'éternelle joie céleste. Il y croyait d'autant plus qu'il avait, durant sa plus tendre enfance, entendu parler de son grand-père, mort au cours de la deuxième croisade et reposant désormais au ciel avec les anges. Les ménestrels qui passaient au château célébraient par leurs chants les vaillants croisés ; à l'église, des vitraux représentaient « Godefroy de Bouillon à cheval, empalant sur la lance un musulman au regard torve » et le prêtre, l'homme le plus savant qu'il connaissait, expliquait tous les dimanches qu'il n'y avait point de salut en dehors de l'église catholique. Comment dès lors résister à l'appel de la troisième croisade ? Tout en le félicitant, son père lui rappelait que l'honneur de la famille était en jeu, et son ennemi juré, le baron de l'autre côté de la rivière, vint même lui souhaiter bonne chance. En quittant le château, les villageois et toutes les jolies filles le saluèrent et au cours de son long voyage, il fut rejoint par des chevaliers étrangers, animés de la même foi et en route vers la même destination.

1. Yuval Noah Harari, *Homo Deus : une brève histoire du futur*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 166.

«De la sorte, ville après ville, la civilisation tissa sa toile de sens, attrapant John et ses contemporains comme des mouches. Pour lui, il était inconcevable que toutes ces histoires ne fussent que des fruits de l'imagination. Peut-être que ses parents et ses oncles avaient tort. Mais, dans ce cas, les ménestrels, les amis, les filles du village, le prêtre, le baron de l'autre rive, le pape de Rome, les chevaliers provençaux et siciliens et même les musulmans... Était-il possible que tous fussent victimes d'une hallucination¹ ? »

Si de nos jours un Anglais parlait de fidèles ou de terre sainte, on diagnostiquerait chez lui un épisode psychotique. En revanche, s'il décidait de rejoindre Amnesty International et de se rendre en Syrie pour venir en aide et protéger les droits des réfugiés, on verrait en lui un héros. Au Moyen Âge, on l'aurait pris pour un dingue. Dans l'Angleterre du XII^e siècle, personne ne savait ce qu'étaient les droits de l'homme. Aller au Moyen-Orient risquer sa vie, non pour tuer des musulmans, mais pour protéger un groupe de musulmans d'un autre, ç'aurait été avoir perdu la tête, poursuit Harari.

Aujourd'hui, il n'y a plus de chevaliers, mais il y a toujours une élite qui établit l'ordre des convenances. Ce sont des responsables politiques, des dirigeants d'entreprises, des journalistes ou des intellectuels, qui animent le débat public et influencent l'opinion. Ils ont généralement des parcours comparables. Il n'est donc pas étonnant qu'ils partagent les mêmes croyances, portent le même regard sur le monde. Rome est aujourd'hui à Washington, centre du monde occidental. C'est de là que viennent les impulsions et les croyances librement reprises par les autres pays occidentaux. Lorsque l'Union soviétique dirigeait

1. *Ibid.*

le camp socialiste, les élites et les citoyens de Pologne ou de Tchécoslovaquie n'avaient guère le choix. Qu'ils y croient ou non, ils devaient adhérer aux dogmes en provenance de Moscou : ceux qui exprimaient ouvertement leurs réticences n'avaient aucune chance de continuer à appartenir aux élites, mais étaient, au contraire, promis à de sévères désagréments, pouvant aller jusqu'à la mort. Ce n'est pas le cas dans le monde occidental, où la critique de Washington ou de son propre gouvernement reste permise. Néanmoins, il y a un corpus général qui réunit la grande majorité : la conviction d'appartenir à un même monde, ayant des valeurs légitimes et supérieures à celles des autres. Certains pensent de leur devoir de les faire partager, y compris par la force, pour leur plus grand bénéfice. C'est ce qui a notamment justifié les interventions catastrophiques en Irak et en Libye. D'autres pensent qu'il suffit de les protéger, que les récentes tentatives d'exportation par la force n'ont pas été un franc succès, mais qu'elles sont néanmoins mises en danger par tous ceux qui ne partagent pas nos valeurs.

Toujours est-il qu'à l'instar de la civilisation médiévale, la civilisation occidentale, notamment les États-Unis, a également tissé sa toile et, tel John partant en croisade, elle y a attrapé la plupart des brillants cerveaux comme des mouches, prêts à de nouvelles croisades intellectuelles, mais aussi éventuellement militaires¹. C'est ce conditionnement qui explique que nous, Européens, raisonnons encore largement comme au temps de la guerre froide – période pourtant révolue depuis près de trente ans –, que nous pensons que l'Organisation du traité de l'Atlantique

1. Contrairement à l'époque des chevaliers ou, plus récemment, des brigades internationales, les intellectuels qui prônent des solutions militaires n'entendent généralement pas y participer personnellement.

nord (OTAN) est indispensable à notre sécurité, que l'alliance avec les États-Unis nous est bénéfique et qu'il n'y existe aucune alternative. Bref, notre conditionnement intellectuel et idéologique explique notre désir de voir naturellement se prolonger l'ordre actuel des choses. Ce qui est parfaitement discutable et qui va être librement débattu dans les pages suivantes.

Dépendance et soumission de l'Europe

L'Europe, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, n'avait pas d'autre choix que de confier sa sécurité aux États-Unis. Une dépendance s'est ainsi instaurée. Les Occidentaux revendiquent par ailleurs certaines valeurs communes, qu'ils appliquent de façon sélective.

Trump : *make America or Europa great again*¹ ?

Lorsque Donald Trump fut candidat à l'investiture du Parti républicain, les experts se montrèrent quasiment unanimes. Le personnage, un milliardaire, magnat de l'immobilier et animateur de shows télévisés, avait certes du bagout, mais ne devait guère passer le stade des élections primaires. Jeb Bush, plus chaleureux que son père et plus intelligent que son frère – tous deux anciens présidents –, était considéré comme le favori du Parti républicain. On présentait, paradoxe pour cette République démocratique, une configuration déjà vue d'un duel entre (Jeb) Bush et (Hillary) Clinton, sénatrice et épouse de Bill Clinton, hôte de la Maison-Blanche entre les mandats des deux Bush.

À la surprise générale, Donald Trump emporta l'investiture républicaine. Les leaders du Parti démocrate se frottaient déjà les mains. Un personnage aussi fantasque, grossier et ignorant des dossiers ne pouvait qu'être balayé par Hillary Clinton. La plupart des analystes et spécialistes des États-Unis tiraient une conclusion similaire. Faisant exception, le cinéaste Michael Moore expliquait dès l'été 2016 pourquoi Donald Trump allait, selon lui, l'emporter². Mais c'était un personnage jugé lui-même

1. Trump : rendre sa grandeur à l'Amérique ou à l'Europe ?

2. https://www.huffingtonpost.fr/michael-moore/trump-president-etats-unis_b_11192430.html

excessif et les amis des États-Unis, en Europe et en France, ne lui avaient pas encore pardonné ses critiques acerbes de George W. Bush qui auraient, selon eux, alimenté l'anti-américanisme. Pourtant, le pronostic de Michael Moore s'est révélé plus exact que celui de bien des experts. Ces derniers ont sans doute confondu leurs désirs (voir à la Maison-Blanche une partisane de solides liens transatlantiques) et la réalité. Cet épisode n'est pas sans rappeler un autre, plus ancien, de l'histoire politique américaine. À l'élection de Richard Nixon – lui-même peu apprécié des élites intellectuelles américaines – une journaliste du *New York Times* avait déclaré : « Je ne comprends pas pourquoi Nixon a été élu, je ne connais personne qui a voté pour lui ! » Peut-être que son cercle de connaissances n'était pas assez élargi... Enrico Letta, doyen de la très select École des affaires internationales de Sciences Po, raconte une histoire comparable. Ayant organisé une élection fictive avec pour votants ses étudiants américains, il fut frappé par le résultat. Donald Trump ne recueillit qu'une seule voix, les autres se partageant entre Bernie Sanders et Hillary Clinton (le vote avait lieu avant le résultat des primaires¹).

Au cours de la campagne, Donald Trump avait effrayé le monde entier, notamment par ses propos racistes et sexistes révoltant les défenseurs des droits humains. Les atlantistes² étaient, quant à eux, plus effrayés par ses décla-

-
1. Enrico Letta, *Faire l'Europe dans un monde de brutes*, Paris, Fayard, 2017, p. 136.
 2. Ceux qui pensaient, du temps de la guerre froide, la menace soviétique si forte qu'elle justifiait un alignement constant sur la position des États-Unis, seule puissance en mesure de protéger les pays d'Europe occidentale. Selon eux, les tentatives d'indépendance de De Gaulle ou de Mitterrand étaient dangereuses, car elles mettaient à mal la solidarité occidentale.

rations sur l'obsolescence de l'OTAN, son admiration ouverte pour le président russe, Vladimir Poutine, ou son désir affirmé de ne plus assurer la défense des alliés européens, japonais et sud-coréen. Alors que les milieux de l'OTAN ne cessaient d'alerter sur la montée de la menace russe, à l'œuvre avec l'annexion de la Crimée, sur ses interférences en Ukraine ou bien son indéfectible soutien à Bachar al-Assad, voir arriver à la Maison-Blanche un président qui voulait se lier d'amitié avec Vladimir Poutine et prendre ses distances avec l'OTAN les angoissait profondément. Les Européens allaient être livrés à eux-mêmes, abandonnés, laissés sans défense. Les milieux atlantistes étaient aussi décontenancés que les staliniens lorsque Mikhaïl Gorbatchev arriva au pouvoir et initia la *perestroïka*. Tout ce en quoi ils avaient cru pendant des décennies (« Washington nous guide et nous protège », pour les atlantistes, « Moscou exerce sur nos pays une autorité absolue au nom d'une idéologie commune », pour les staliniens) s'écroulait. Mais il était logique que des dirigeants de régime exerçant le pouvoir par la répression policière et n'ayant pas, quarante ans après leur libération du nazisme par l'Armée rouge, su se créer une légitimité nationale et faisant subir à leur population répression politique et restrictions économiques, prennent peur de voir disparaître la poigne de fer de Moscou. C'est elle seule qui leur permettait d'exercer le pouvoir.

Mais pourquoi des dirigeants de pays démocratiques, de brillants intellectuels, avaient-ils peur d'être abandonnés par les États-Unis? Pourquoi cette angoisse d'être livrés à eux-mêmes vingt-cinq ans après la fin de la guerre froide? Pourquoi ce sentiment de ne pas pouvoir se débrouiller seuls, d'être dépecés, de ne pouvoir voler de leurs propres ailes? Une seule explication possible: la